

[avril ou mai 1947]

C'est gentil, mon cher Gérard, d'avoir pensé à moi à Rome, malgré Rome.

Cela m'a touché, et je te remercie de m'avoir touché. Ce sont des riens de cette espèce qui donnent quelque valeur à notre vie « sociale », et malgré mon « indifférence », je ne suis sensible qu'à ces riens.

Je voulais te répondre illico, mais un voyage à Monte-Carlo a distrahit sans l'amuser mon existence intime, et, quoique revenu depuis quinze jours, je commence à peine à reprendre mon rythme. Je suis loin d'être un maître de l'instabilité. Cela demande des années d'apprentissage, et le moindre vent me bouscule. Je n'aime guère les individus « tout d'une pièce » – genre obélisque –, mais il y a une façon d'équilibre qui m'agrée. Il s'agit de « se » travailler, seule chose possible (au sens : plaisant) en ce bas-monde, où Autrui bouffe et rejette Autrui.

Alors, et Rome? Tu dois en être maintenant à ta seconde ou quarantième vision. Je n'ai jamais pu savoir si ce phénomène de transformation venait de nous ou de l'objet regardé. On arrive dans une ville. On la regarde. On prend la température. Ça nous plaît ou non. Le lendemain, on ne la reconnaît plus. Elle s'est apprivoisée, nous a « breveté », et nous voilà citoyen d'honneur. Avec une cité de cette envergure et de ce passé, la chose doit être amusante à observer. Ne faut-il pas se pincer un peu pour encore trouver beau ce qui le fut « réellement », de façon moderne, il y a si longtemps. Ne faut-il pas faire appel à notre culture, nos souvenirs d'école ou de théâtre, et notre admiration est-elle sans « mélange »? Ce qui doit évidemment choquer, c'est l'absence de... romains!

J'ai téléphoné à ta maman avant mon départ sur la côte – comme on dit – et me suis fait inviter à aller gesticuler un de ces jours face au pick-up. Nous parlerons sans doute aussi de qui tu sais, regrettant le fils et l'ami. Le bruit court que tu tournes un film là-bas¹. Tu fais donc du cinéma! Quelle drôle d'idée.

1. Gérard est à Rome pour le tournage de *La Chartreuse de Parme*.

Je ne te parlerai pas de moi, parce que moi n'existe pas. Un certain Georges Poulot², cependant, peine tous les matins et tard le soir sur la dépouille mortelle d'un certain Paul Valéry³, et par ailleurs, histoire de perdre en public son temps, prépare le énième concours de comédie⁴. Ils m'auront fait payer cher un très futur et peut-être improbable pensionnariat!

Il fait ici un temps pour imperméables, sans compter les parapluies, et j'envie ton sort d'homme en pensant au ciel italien, si pur dit-on.

Trouve encore un petit moment pour me donner de tes nouvelles, et donne ma bénédiction au Saint Père.

Affectueusement

Georges



Georges Perros vers 1947

2. Vrai nom de Georges Perros. Il ne prendra un pseudonyme, «Perros», qu'en 1952 sur le conseil de Jean Paulhan, pour signer ses comptes rendus dans la NRF où écrivait déjà le critique belge Georges Poulet, dont le nom était trop proche du sien.

3. Perros voua toute sa vie une très grande admiration à Paul Valéry, dont il était allé écouter les cours au Collège de France où il l'avait croisé... aux pissotières.

4. Georges souhaitait devenir pensionnaire de la Comédie-Française.

[21 juin 1947. Rome]

Georges,

Je te mets toujours de côté avec les quelques (je ne sais pas l'orthographe) lettres qui me tiennent à cœur et que je n'écris que rarement parce que ça ne me paraît pas utile. Le contact existe sans cela. J'éprouve cependant un remords et une certaine honte à avoir un sentiment « possesseur » tel que je m'endors dans la confiance de ton amitié. Alors je viens bavarder avec toi. J'espère d'abord que tu me diras où en est ta vie depuis ton voyage dans le midi. Et je remarque une fois de plus que je ne sais pas me laisser aller en écrivant (pas plus qu'en parlant d'ailleurs! – en tout cas peu souvent) sinon je saurais te parler de Rome que je me suis mis à aimer beaucoup. En plus de ses qualités propres, cette ville a pour moi l'avantage d'être dans le midi et tous mes souvenirs d'enfance – qui sont imprégnés de soleil, de pins, de mer, de plage, de goudron chaud, de couleurs – viennent m'aider quand je regarde Rome.

Pas impressionnant du tout cette capitale et on oublie vite qu'elle l'est – ni le Vatican – on oublie vite sa puissance, du moins on ne peut s'empêcher de sourire de la réalité encore vivante de sa puissance. Mais les couleurs que tu retrouveras aussi dans le midi de la France sont là, et surtout celles des maisons et de certaines églises dans le soleil de 6h 1/2 du soir: patine dans les gris et peintures ocres vieilles dans tous les tons. Et puis tu te prends d'un gros amour pour un coin, pour une perspective, pour une heure de la journée.

On peut aimer Rome autant que Paris mais je pense qu'on peut y vivre moins longtemps.

Tu me demandes un renseignement intéressant sur la beauté ex-moderne des monuments. Je n'arrive personnellement pas du tout à imaginer les monuments romains dans leur premier temps, et je ne me plains pas de ce manque, je m'en fous. Je ne demande qu'à les voir avec mes yeux d'aujourd'hui quand ils me plaisent – les catacombes ne sont pas arrivées à me suggérer quoi que ce soit, peut-être à cause de la nuée de guides en soutane qui exploitent

le « Souvenir » de ces gens pleins de foi qui sont morts pour eux.

Mais les églises en elles-mêmes sont souvent belles de façades grâce à ces couleurs, dont je te parlais, qui viennent rendre encore vivantes les trouvailles trop riches, riches, trop sobres, ou sobres des architectes.

Je n'ai aimé comme intérieur d'église que Saint-Paul hors-les-murs qui fait penser à Bach par sa logique rigoureuse et sa si grande tranquillité (si grande qu'elle devient d'amour).

Et aussi quelques autres petites, intimes et chaudes qui m'intimident moins et me couvent plus que les grands halls de gares dénommés St Jean de Latran, ou Basilique Saint-Pierre...

Bien sûr ces dernières ont « la proportion dans les immenses formes » et quelques autres qualités très appréciables. Bien sûr!

Voilà à bientôt. Écris-moi. Je pense que tu te diriges vers le [illisible].
Et salut.

Gérard



Gérard Philippe et sa mère, à Rome

[juillet 1947]

Mon cher Gérard,

Je me croyais oublié. Mais non ! Fabrice¹ « garde le contact ». Argument qui m'a fait sourire, car c'est justement celui que j'emploie avec les gens qui m'ennuient, et qui me reprochent mon silence. Je leur dis : « A quoi bon s'écrire ! Cela n'ajoute rien. Le "contact" existe fort bien sans cela ! » Mais Dieu me garde d'aller me comparer à toi, et de te prêter mes diaboliques sentiments. J'aurais bien tort de ne pas te croire. Cela me touche, et rien ne prouve que tu me trompes. Ainsi soit-il.

J'ai téléphoné à ta maman avant-hier, et mon oreille l'a trouvée toute émue, toute ruisselante d'une joie bien... maternelle. Le Festival de Bruxelles² et un prochain voyage à Rome justifiaient cette allégresse que j'ai encouragée de mon mieux. Il n'y a pas trente-six façons de rendre à nos parents ce qu'ils nous ont, sans le vouloir, donné. Ils ne demandent qu'à être fiers de leur rejeton, un jour ou l'autre, et cela implique la célébrité. Car il ne s'agit pas d'admirer tout seul. Et parmi tous les individus plus ou moins heureux d'une réussite, nos parents sont encore les plus désintéressés, et les plus dignes de notre affection.

Te voilà donc parvenu au stade des magisters. Je ne crains rien pour toi : tu as la tête solide. D'ailleurs, craindre pour toi, ce serait craindre pour moi, s'il est vrai que tu « sens » mon amitié. Au reste, tu me comprends. Ne cesse de te répéter que les donneurs de sérénades dithyrambiques sont les individus les plus dangereux de cette Terre, qu'ils ne souhaitent, inconsciemment d'ailleurs, que du mal à l'objet de leur enthousiasme, et qu'ils risquent d'arrêter dans son évolution le plus rigoureux artiste. « Je plais ainsi », se dit ce dernier, « pourquoi irais-je m'exténuier à vouloir atteindre des sommets sur

1. Prénom du personnage principal de *La Chartreuse de Parme*, qu'est en train de tourner Gérard Philipe.

2. Au Festival international de Bruxelles, en juin 1947, *Le Diable au corps* remporte le prix de la Critique et Gérard Philipe le prix d'interprétation.

lesquels peut-être je ne plairai plus ! » Raisonnement vicieux. La qualité de l'admiration seule importe, et plus il y a d'applaudissements, moins la satisfaction doit être épanouie.

Excuse-moi. L'amitié est toujours un peu moralisante, autrement dit, ennuyeuse. Mettons que je n'aie rien dit, et tournons la page.

Je me suis réveillé ce matin affligé d'un point au cœur dont je souffre encore, à cinq heures. Si la carcasse s'en mêle, j'abdique. Je viens de passer une année terrible, comme dirait le père Hugo³. Je ne te ferai pas le détail de mon chemin de croix, lequel découle d'un manque de travail positif, travail en chambre s'entend, et qui doit figurer les bornes de mon évolution intellectuelle. Si je n'ai pas tous les jours mon rendement réel – être intelligent pour les autres est enfantin – si je ne me trouve pas, moi, et moi seul, intelligent, vivant, c'est la loque. Loque brute. Je me traîne, présente au monde un squelette voûté, sans énergie.

Je n'ai pas passé l'examen public du conservatoire mais vendu ma salade devant le comité du Français, à huis-clos, lequel comité, composé de fort fantasque façon m'a reconnu du talent, mais déploré mon absence d'emploi net dans la maison⁴. Inutile de te dire que cette décision m'aurait laissé parfaitement froid, si Morange⁵, que tu connais peut-être, n'avait été, lui, agréé ! Tout cela n'a évidemment aucune importance, mais depuis ce jour fatal... les huissiers de l'auguste Maison ne me saluent plus, et ma pipe indispose. Sic transit...

J'aimerais savoir la date de ton retour. Est-ce possible. Si c'est dans la première quinzaine du mois d'Août, god-dam ! Je serai à Paris, et nous pourrons nous voir, si toutefois l'autre Gérard Philipe est disponible.

Descends-tu faire un tour vers Gênes, Naples etc.. ? Ah ! pour finir, une question. Rencontre-t-on encore de véritables Italiennes, au type marqué ? Je trouve que la race féminine se perd, que tout se vulgarise désespérément, et que l'amour devient de plus en plus difficile.

3. Allusion à *L'année terrible*, recueil de Victor Hugo, paru en 1872, dans lequel il revient sur l'année 1870, année de la guerre contre la Prusse et de la Commune.

4. Il n'entrera à la Comédie-Française que l'année suivante en obtenant un second prix de comédie.

5. Jacques Morange, qui fut pensionnaire de la Comédie-Française jusqu'en 1955.

T'es-tu infiltré dans la société romaine. Existe-t-il là-bas un semblant d'activité intellectuelle?

A Paris, on n'entend parler que du Tour de France. Cannes est à l'honneur, par la pédale et par l'écran. Comme dirait l'autre, les deux vont souvent ensemble!...

Il est grand temps que je termine ma péroration. Je passe mes journées au piano⁶, martyrisant les cinq concertos de Beethoven, qu'il faudra que « tu m'achètes » à ton retour. Il y a là de quoi se regarder dans les yeux des heures seulement interrompues par les changements de disques.

Sois gentil. Envoie-moi un petit mot, et reviens vite. L'air de Rome est humide.

Affectueusement,
Georges

LETTRE 16 - GÉRARD PHILIPPE

[31 décembre 1948. Télégramme de Paris]

Bonne Année et Boule de Gomme.

Gérard

6. Georges Perros était un pianiste confirmé et il avait un temps envisagé d'entrer au Conservatoire avant d'opter pour le théâtre.

LETTRE 17 - GEORGES PERROS

[été 1949]

Mon petit Gérard, j'aurais aimé te voir avant de partir. Mais comment le faire dans d'heureuses conditions? Tu sais que je mets du prix aux choses du... cœur, et que tu figures, malgré ton prestige, au premier rang de ceux que j'aime. Je ne saurais connaître ce qu'on nomme amitié autrement que passionnément, et cela fait partie de mes sens. Aussi bien, puis-je compter sur les doigts d'une main les hommes qui jusqu'ici m'ont fait résonner, c'est-à-dire, déraisonner, car que de concessions!

Je suis arrivé ici samedi dernier, à moitié invité par des moitiés d'amis¹. Cela ne m'enchant guère, pour mille raisons. D'abord celle d'avoir à supporter la société d'individus qui m'indiffèrent. J'aime être seul, j'aime n'avoir à dialoguer qu'avec moi-même surtout s'il s'agit de n'être point d'accord. Mais les autres, s'ils ne me dominent pas, ou plutôt s'ils n'existent pas, m'ennuient. Je n'essaie pas de me justifier, je constate.

On me trouve aigri, ou pessimiste, ou renfermé. Je ne suis que poli, soucieux de ne pas gêner les autres par ce qui me gêne, moi, et qui, en général, les insupporte. On me trouve orgueilleux, parce que je tiens à ce que j'aime, et fais des sacrifices pour garder sans tricher la position horizontale. Je ne crois pas qu'il faille aimer les hommes – chose impossible – pour faire comme si on les aimait. Et seul l'acte compte pour la plupart. Le malheur veut que je ne m'intéresse qu'aux décimales.

Je me suis laissé aller, sans le vouloir, à écrire une espèce d'éloge de ta grande personne². Quand il sera au point, je te l'enverrai. Sois tranquille, je n'y parle pas de moi.

1. Perros passe quelques jours de vacances à Annecy, chez Jean-Louis Richard, un de ses condisciples du Conservatoire qui était, à l'époque, le mari de Jeanne Moreau. Ses relations avec le couple, qui semblent un peu tièdes d'après cette lettre, ont dû se renforcer au cours de ce séjour (cf. note 2 de la lettre suivante).

2. Sans doute le portrait que l'on trouve dans son *Lexique* (publication posthume aux éditions Calligramme en 1981), à l'entrée "Comédien".

Et si par hasard tu peux me consacrer une minute, sois bon, je n'ose pas dire charitable, par pudeur : écris-moi. Tu ne saurais deviner à quel point je me sens seul.

Dis bien des choses à ta maman, que j'aime beaucoup, quoiqu'elle ait mis au monde un monstre.

Georges

Chez Mr Richard
14 chemin des Fins
Annecy
Haute-Savoie



Georges Perros, Jean-Louis Richard et un ami

LETTRE 18 - GEORGES PERROS

[16 septembre 1949]¹

Nous voilà une fois encore, dans le silence absolu. Les Dieux, sans doute, tissent pour nous la toile de l'amitié, cachés dans un petit recoin de notre intérieur, les Dieux craintifs, susceptibles, malheureux, qui ne savent pas qu'il faut vivre, qu'il faut parcourir la courbe du destin choisi.

Me voilà encore une fois, l'anonyme parfait auquel on vient vanter les charmes d'un certain Gérard Philipe inconnu de moi – c'est bien vrai et je ne joue pas –, d'un monstre à photographies. « Vous ne le connaissez pas ? C'est un être exquis. etc... »

Non, certes, je ne le connais pas. Je suis l'ami d'un grand jeune homme, plein de fantaisie, de soucis majeurs, capable de vivre comme tout le monde et comme personne, mais celui dont vous me parlez, cet étrange cadavre pour hebdomadaires, je ne veux ni ne peux l'aimer, l'estimer. L'homme que je distingue « pourrait » être un grand acteur, et certes ce don fait partie de lui-même, et certes sans ce don il ne serait peut-être pas du tout, du tout, ce personnage intéressant. Mais l'exploitation, mais ce qu'il nous montre de ce talent m'importe peu. Il est bon qu'il le manifeste puisque sa vie en dépend, mais il est bon que je l'ignore.

Je t'écris toutes ces balivernes de ma petite chambre de Meudon, où je suis venu m'installer depuis mon retour de vacances. De ma fenêtre, un fouillis d'arbres aux branches desquels pend Paris, du viaduc d'Auteuil à la Porte d'Italie. Je suis venu ici pour travailler, pour me travailler, comme j'apprends à le faire depuis des années. Je m'obstine à ne pas lâcher, à ne pas trahir celui que je suis quand « ça va ». Ce n'est pas une mince besogne, car que de pièges, que de trucs pour faire semblant, c'est-à-dire pour le paraître aux autres, ce qui est proprement enfantin. Et injurieux.

J'ai téléphoné à ta maman, lui promettant une petite visite motorisée. Hélas, mon engin m'a refusé cette joie² et je n'ai pu passer rue de Tocqueville que la semaine dernière, où j'ai appris qu'elle était allée retrouver son cher Faust de fils³. Tu l'embrasseras pour moi.

Je pense bien souvent à Janvry⁴, à ce cirque, à nos blagues, à ce pont


qui faillit enlever à l'art dramatique français son plus beau titre de gloire. Je repense toujours à toi avec tendresse, sans me trouver trop ridicule. Tu jugeras!

Je ne te demande pas de m'écrire, ce serait de mauvais goût. Garde une pensée pour moi après lecture de cette pauvre lettre, et travaille bien.

Vale, et mi ama
L'observateur de Meudon

—

4 rue Obeuf
Meudon. Bellevue
Seine et Oise



P.S. Histoire de te faire rêver sur ma nouvelle adresse!

1. Lettre adressée à G. Philipe/101 via Piemonte/Rome.

2. Toute sa vie, Georges Perros ne se déplacera qu'à moto. Son premier engin, qui apparemment montre des signes de faiblesse, sera vite remplacé par une moto toute neuve que lui offrira Jeanne Moreau. Dans un entretien paru dans la revue *Ubacs* en 1984 (numéro spécial Georges Perros), Jean-Louis Richard se souvient: «Après avoir eu une première moto d'occasion, Georges s'est retrouvé sans moto. Jeanne Moreau, c'était ma femme à ce moment là, commençait à être une petite vedette, et on lui a proposé de faire une photo publicitaire, si elle faisait cette photo, on lui donnait une moto. Elle a dit: "Je vais faire cette photo et comme ça, tu donneras la moto à Georges". [...] Et puis finalement la photo ne s'est pas faite, alors on lui a acheté une moto quand même, sans le lui dire. Il croyait que c'était un cadeau qu'on avait fait à Jeanne Moreau. Mais je ne le lui ai jamais dit, jamais.»

3. Gérard terminait le tournage de *La beauté du Diable* de René Clair, dans lequel il tient le rôle de Faust.

4. Gérard Philipe se rendait parfois, pour quelques jours de repos en famille, dans une auberge de Janvry (Seine-et-Oise), tenue par des Russes, le Moulin de la Chanson.

LETTRE 19 - GÉRARD PHILIPPE

[14 octobre 1949. Rome]

Mon Georges,

Après avoir rêvé sur ta nouvelle adresse pendant quelques temps comme tu vois, me voici. Je te raconterai un millier de choses au retour. Mais pour moi que de trucs m'arrivent. D'abord la connaissance de René Clair¹, pour moi cinématographiquement et humainement c'est une merveille. Voilà un gars honnête, mais pas comme Camus (encore que je ne sache pas définir ce en quoi Camus est malhonnête) et puis tout le travail autour de ce film et mon rôle à enrichir plan à plan.

Et puis il y a cette salope d'Italie qui te pénètre peu à peu, cette vie de province dans une capitale, cette activité qui paraît éphémère. Ces maisons qui poussent comme des champignons. Les vieilles fermes à 2 km du centre, peu à peu englouties par les buildings qui croissent.

Et puis il y a moi qui ai presque perdu ma jeunesse sans perdre mon enthousiasme.

A bientôt sur la terrasse du Bd. Inkermann².

Je t'embrasse.

Gérard

1. *La Beauté du Diable* est le premier film que tourne Gérard Philipe avec René Clair. Suivront *Les belles de nuit* en 1952 et *Les grandes manœuvres* en 1955.

Leur première rencontre, avant le tournage, s'était terminée par un «Petit con!» lancé par R. Clair à Gérard Philipe, mais les choses s'arrangèrent très vite et leur amitié dura jusqu'à la mort de Gérard.

2. Adresse de l'appartement de Gérard Philipe, au n°75. C'est un grand duplex avec terrasse sur le toit. Nicole Fourcade et Gérard y vivent désormais ensemble, depuis la fin du mois d'août, avec Alain qui a repeint la cage d'escalier en «fond de mer» avec poissons, algues et méduses à la demande de sa mère.